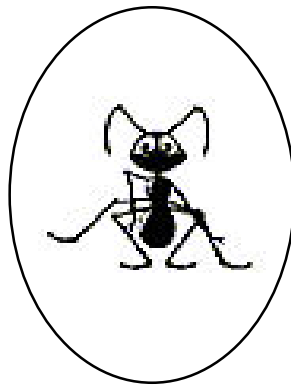




LES FOURMIS ENGINOISES

# CHRONIQUES ENGINOISES



Année 2010 - numéro 5



# CHRONIQUES ENGINOISES

Année 2010 - numéro 5

## Editorial

### Sommaire :

- Editorial
- Louis Napoléon
- Le Furon et l'hydroélectricité
- Histoire d'une vie
- Au fil de l'eau



### Ont participé à ce numéro :

Francis BARET  
Anouk BLAISE LEONE  
Gérard BOURGEOIS  
Stéphane FALCO  
Emmanuelle HUGUENIN  
Martine LAURENT  
Florence PESENTI  
Gilles PEISSEL



Directrice de la publication :  
Emmanuelle HUGUENIN

Conception et mise en page :  
Emmanuelle HUGUENIN



Le Fil d'Engins  
Siège social : Mairie  
38360 ENGINS  
☎ 04 76 94 49 13

Après une longue absence, les Fourmis se sont remises au travail...

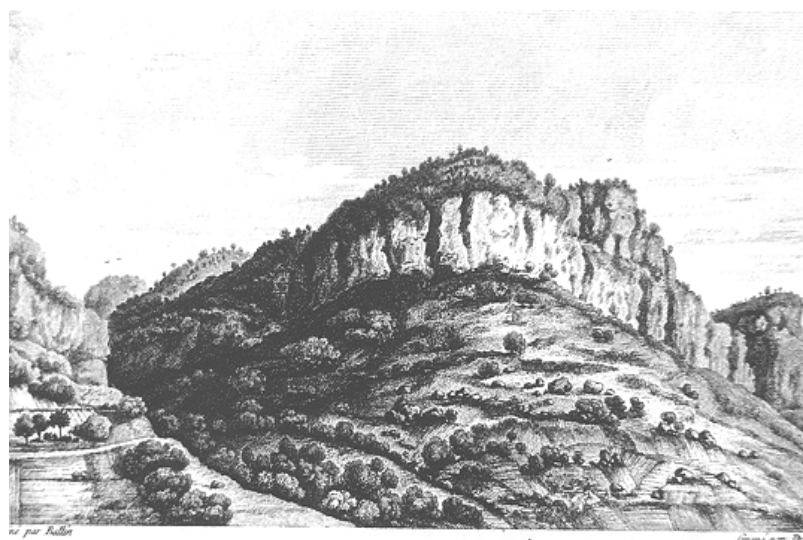
A force de fouiller, trier, lire, nous avons finalement réussi à concocter un nouveau numéro.

Nous sommes également heureux d'accueillir de nouvelles recrues dont deux nouvelles plumes.

Vous trouverez dans ce numéro des articles liés à la vie quotidienne des habitants mais aussi des lieux ou encore des événements qui ont forgé l'histoire du village et de sa communauté.

Grâce à ce nouveau numéro, nous espérons vous faire découvrir quelques bribes du passé et vous apporter soit un éclairage sur la vie d'antan soit raviver vos souvenirs.

Emmanuelle HUGUENIN



Têtes d'Engins

# Louis Napoléon à Grenoble

## allumez les feux ...

La venue de Louis-Napoléon Bonaparte à Grenoble en 1852 et en 1860 a été perçue comme un événement très important.

Le Prince-Président est élu Président pour 4 ans le 10 décembre 1848. Il se fixe comme objectif d'obtenir la ré-éligibilité. La Constitution ne le lui permettant pas et n'ayant pu obtenir sa révision, il opère un véritable coup d'Etat et entreprend un voyage d'information et de propagande à travers la France.

Venant de Lyon, il arrive à Grenoble le 21 septembre 1852. Il séjourne à l'auberge Napoléon, 7 rue Montorge. Cette auberge tient son nom du séjour de Napoléon 1er les 7, 8 et 9 mars 1815.

Dès l'annonce de sa visite, la Préfecture de l'Isère organise les festivités.

Pas moins de 5 circulaires sont adressées aux maires des communes environnantes pour organiser le cortège.

Le maire est invité à marcher en tête des habitants de sa commune, accompagné du corps municipal, des anciens militaires, de l'instituteur, du garde champêtre et des sapeurs-pompiers.



Louis Napoléon - Origine inconnue

« Son Altesse passera en revue, le 22 de ce mois, les maires, adjoints et conseillers municipaux de chaque commune ainsi que les habitants des campagnes et les vieux militaires qui voudront bien se joindre à eux. » Puis, le ton devient plus directif : « Vous devrez vous rendre à Grenoble le 22 septembre, à dix heures très précises du matin au plus tard. Le rendez-vous est fixé au Polygone (terrain de manœuvre de l'armée, servant aussi d'entrepôts de munitions, devenu polygone scientifique à partir de 1957), où des places seront assignées à chaque canton, par des indications préparées d'avance sur le terrain ».

Le maire et son adjoint devront porter l'écharpe tricolore et les conseillers municipaux un ruban tricolore autour du bras gauche.

Le nom de chaque commune devra figurer sur un drapeau orné de l'aigle. Toute autre inscription est formellement interdite.

Les communes sont invitées à se regrouper par canton et l'ordre de marche est déterminé par l'alphabet.

Tout est prévu, même pour les communes qui n'auraient pas de drapeau. Elles pourront s'en procurer un chez M. Bonnureau, tapissier rue Vaucanson. La dépense, autorisée à être inscrite au budget, peut varier de 15 à 100 francs.

L'aigle est disponible en Préfecture à partir du jeudi 16 septembre, pour un prix de 7 francs 50, à porter en « dépenses imprévues ».

Le maire est invité à se « pénétrer de l'esprit des présentes instructions » et à « les exécuter à la lettre, afin que l'ordre le plus strict et la plus parfaite régularité ne cessent pas un instant de présider à cette solennité imposante. »

Le soir, le spectacle doit être grandiose. Les montagnes dominant la vallée et pouvant être vues de Grenoble seront illuminées. Quelques coups de canon et une fusée donneront le signal. L'allumage doit être simultané pour que l'effet soit saisissant.

Louis Napoléon va revenir à Grenoble en septembre 1860, du 5 au 7. Il est maintenant Empereur des Français et, de nouveau, la Préfecture de l'Isère organise les festivités.

Louis Napoléon va revenir à Grenoble en septembre 1860, du 5 au 7. Il est maintenant Empereur des Français et, de nouveau, la Préfecture de l'Isère organise les festivités.

Le couple impérial est accueilli par le Maire de Grenoble avant la porte Saint-Laurent où a été élevé un arc de triomphe surmonté d'un aigle colossal.

Les conseils municipaux des communes voisines sont invités à se joindre au cortège.

Ainsi, les habitants de Sassenage et d'Engins marcheront sous le même drapeau. Ils porteront « par la même occasion », une pétition à l'Empereur pour obtenir l'abolition du péage sur le pont du Drac.

De grands feux doivent, de nouveau, être allumés pour être vus de Grenoble. Une dotation exceptionnelle de bois est même prévue pour les communes.



Martine LAURENT

# *Le Furon et l'hydroélectricité*

## *Une longue histoire...*

Tout le monde connaît le barrage d'Engins qui, depuis 1958, stocke l'eau du Furon sous le hameau des Jaux avant de l'envoyer à l'usine hydroélectrique de Sassenage. Bien peu, en revanche, savent que cet aménagement est le successeur d'installations beaucoup plus anciennes. Dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le Furon retient en effet l'attention des « pionniers » de la Houille Blanche, en quête de sites à aménager pour produire de l'électricité grâce à la force de l'eau. La morphologie des lieux, le débit exploitable, mais aussi la proximité de la ville, gage d'une distance raisonnable pour transporter le courant produit jusqu'à ses utilisateurs, sont à l'origine d'un aménagement précoce de la rivière, dont nous voyons encore les vestiges aujourd'hui.

Dès 1896, une prise d'eau sous les Jaux alimentait la petite centrale du Germe, modeste bâtiment encore visible au départ du sentier des Cuves de Sassenage. Au-dessus, toujours suspendue à la falaise, la conduite forcée témoigne de la fascination qu'exerçait alors la force électrique naissante : il en fallait de l'audace pour installer une telle chute en pleine paroi ! La puissance fournie par les deux turbines de la centrale était cependant très modeste (260 kW).



L'usine d'Engins

### Le baron et l'ingénieur

En 1898, c'est à Engins que sera mise en service la première centrale hydroélectrique fournissant du courant alternatif triphasé. Par rapport au courant continu, l'alternatif offre l'avantage de pouvoir être transporté sur de longues distances et d'avoir des débouchés plus nombreux, notamment dans l'industrie. L'usine d'Engins alimentait des usines de Grenoble, Moirans et Voiron avec la tension jamais atteinte en France de 15 000 volts. Les défis à résoudre étaient alors nombreux et l'on ne manqua pas de juger ce projet totalement irréalisable. Il le fut, grâce à la rencontre de deux hommes : le baron du Marais, un banquier lyonnais qui finança l'opération, et Ernest Dusaughey, un jeune ingénieur des Mines qui, à 27 ans, en dirigea la construction.

Le financier n'hésita pas à convaincre les industriels (ses futurs clients...), inquiets de lier leur sort à celui d'une technique encore balbutiante, en garantissant l'entreprise sur ses propres deniers. Dusaughey, quant à lui, se consacra avec une ardeur de missionnaire aux problèmes techniques, d'autant plus qu'il mit un point d'honneur à n'utiliser que du matériel français, alors que d'autres pays, notamment les États-Unis, avaient une expérience (à peine...) plus avancée ! Comme il l'écrira plus tard dans ses *Souvenirs* : « *Ce fut une lutte de tous les instants, un travail permanent d'imagination et d'improvisation, au milieu de perturbations inattendues, d'accidents inexplicables et de défaillances incessantes d'un matériel primitif et fragile* ». On le voit, l'empirisme était de rigueur !

### 15 000 volts à transporter

De la prise d'eau, située selon Maurice Francoz approximativement à l'emplacement du barrage actuel, une conduite parvenait quasi horizontalement au-dessus de

la centrale, construite au bord du Furon sous les lacets de la route départementale au niveau de Laliarey.

Elle suivait la première canalisation qui alimentait la centrale du Germe (en hiver, on distingue facilement le tracé).

L'eau était alors mise en pression sur une hauteur de chute de 285 mètres. L'usine, d'une puissance de 1 240 kW, abritait trois alternateurs triphasés couplés à des transformateurs pour parvenir à la tension désirée. En cas de problème, un « *énorme interrupteur à main de 2 000 ampères* », mais pas de liaison téléphonique directe entre la centrale et les usines en bout de ligne. Au grand désespoir de Dusaughey, l'État exerçait en effet son monopole, ce qui rendait impossible toute communication rapide en cas d'urgence « *pendant les heures très nombreuses de suspension du service de l'État* » ... En 1899, l'électrocution d'un ouvrier fit évoluer la législation alors inexistante dans ce domaine, en imposant notamment une communication téléphonique directe et indépendante entre la centrale et les villes desservies.

Il faut imaginer ce que représentait la maintenance d'un tel équipement, en particulier du réseau de transport du courant, bricolé avec les moyens du bord et les connaissances très parcellaires de l'époque sur les matériaux isolants. Les isolateurs en porcelaine, qui maintenaient les fils électriques de la ligne, étaient régulièrement détruits par la foudre ou percés par la tension en service, allant parfois jusqu'à provoquer l'incendie des poteaux de bois. Il fallait alors, à pied, à bicyclette ou en charrette, parcourir la ligne à la recherche du problème.

Des moments qui resteront longtemps gravés dans la mémoire de Dusaughey : « *Je garde encore vivant le souvenir de ces longues randonnées à bicyclette, dans le brouillard des jours d'hiver ou dans l'obscurité des nuits d'orage, d'où nous revenions [...], après avoir cherché durant des heures, dans la boue glacée ou sous l'averse cinglante, l'isolateur brisé par la foudre, la câble rompu par le givre ou le poteau abattu par le vent.* »

En 1902, il disposera d'une voiture pour effectuer les tournées d'inspection et les réparations. Mais c'est l'expérience issue de ces déboires quotidiens, les tâtonnements pour mettre au point les appareils et surtout une foi indéfectible dans le progrès technique qui permirent à ces premiers électriciens d'améliorer la fiabilité des installations.

#### **De l'usine d'Engins au barrage du Sautet**

Ernest Dusaughey n'en restera pas là. L'usine d'Engins et le réseau de 15 000 volts qu'elle alimentait lui ont servi de tremplin pour des réalisations plus ambitieuses. Au début de la première guerre mondiale, Aristide Bergès, un autre pionnier de la Houille Blanche, lui confia la réalisation d'une chute de 413 mètres pour la centrale hydroélectrique qu'il venait de construire au Rivier, dans la vallée de l'Eau d'Olle. Cette centrale devait alimenter les usines de matériel de guerre dans le Grésivaudan.

Dusaughey proposa, contre l'avis général, de franchir la chaîne de Belledonne par le pas de la Coche, à 2 000 mètres d'altitude, soit une distance à parcourir de 13 km au lieu de 70 en suivant les vallées de la Romanche et de l'Isère. Il obtient finalement gain de cause et en profite pour mener à bien une autre innovation : devant la difficulté d'obtenir du cuivre pour les fils de la ligne, ce métal étant réservé en priorité à la fabrication de munitions, il fait fabriquer un câble d'aluminium avec une âme d'acier.

Tollé général... Dusaughey persiste une nouvelle fois, avec raison puisqu'il démontre la fiabilité de cette nouvelle technique, qui ne sera reconnue officiellement par l'Union des Syndicats de l'Électricité qu'en 1920, soit trois ans après la mise en service de la ligne. Aujourd'hui, celle-ci fonctionne toujours.

À la fin de la guerre, il deviendra directeur de la Société des Forces Motrices Bonne et Drac. Il aménagea la Bonne et repéra, dès 1920, les gorges du Drac comme un site idéal pour édifier un barrage. L'idée est tenue secrète pendant plusieurs années, le temps d'en étudier la faisabilité. C'est ainsi qu'est né le barrage du Sautet, l'un des premiers grands barrages français, mis en service en 1935.

La centrale d'Engins va fonctionner jusqu'à la mise en service par EDF du barrage actuel et de la centrale de Sassenage. Notons que l'eau turbinée par l'usine était ensuite canalisée vers une petite centrale qui alimentait la carrière d'extraction des ciments Porte de France aux Côtes de Sassenage.





Tournée d'inspection de la ligne

**En savoir plus :**

- E. Dusaugey, *Souvenirs de l'époque héroïque de l'électricité au pays de la houille blanche*, Librairie dauphinoise, 1935 (d'où sont extraites les citations de l'article et les photos).
- J.-F. Lyon-Caen, J.-C. Ménégoz, *Cathédrales électriques*, Musée Dauphinois, Cent Pages, 1991
- B. Lismonde (coordination), *Les Cuves de Sassenage*, Comité départemental de spéléologie de l'Isère, 2006.

Remerciements tout particulier à J.-C. Ménégoz pour ses informations sur E. Dusaugey.

Gilles PEISSEL

# *Histoire d'une vie*

Admettons aujourd'hui que nous sommes entrés dans le nouveau siècle, dont nous ne connaissons rien, et pour cause. En revanche, l'humanité actuelle sort d'un siècle qui désormais sera conté dans les livres.

Depuis des siècles, les paysans français ont traversé la vie discrètement, au rythme naturel des saisons, à l'unisson avec la terre nature qui les entourait. Ils allaient, jour après jour, du pas lent et régulier du laboureur derrière sa charrue, ils traçaient leur chemin comme on creuse un sillon. Les mois succédaient aux mois, les années aux années, et la vie s'écoulait immuable, de labours en fenaisons et de semailles en moissons, avant que ne vienne, pour eux, l'heure de passer le témoin à la génération suivante. Des existences sans histoire donc, qui se déroulaient de manière uniforme du berceau à la tombe, sous l'œil très vigilant de l'église.

Dans le monde rural, un couple sans enfant apparaissait comme hors norme, donc suspect, et pouvait susciter moqueries et sous-entendus. La stérilité, presque systématiquement imputée à la femme, passait aux yeux de certains pour une sorte de honte, le résultat d'une malédiction pesant sur le couple, peut-être l'effet d'un sort jeté par quelque sorcier malveillant.

Pour tenter d'avoir une descendance, les femmes qui ne pouvaient procréer n'hésitaient pas à avoir recours aux pratiques les plus diverses et, parfois, les plus inattendues. Avant tout, dans un univers encore fortement imprégné de religion, on demandait l'aide des « bons » saints et d'abord celle de la Vierge. De nombreux saints locaux étaient également sollicités. Les eaux de nombreuses fontaines avaient, croyait-on, le pouvoir de guérir la stérilité.

Dans une société dominée par les hommes, avoir un garçon devenait presque une nécessité. Il fallait un héritier mâle pour garder le patronyme et succéder aux parents sur le domaine car les filles, en se mariant, quittaient bien souvent la maison natale pour rejoindre celle de leur belle-famille.

Là encore, toutes sortes de recettes, répétées de génération en génération ou colportées, étaient censées déterminer à l'avance le sexe du futur nouveau-né. Par exemple, le couple qui désirait un garçon devait le concevoir en période de lune montante ou bien quand le vent était « haut ». Auparavant, il était très recommandé au futur père de bien se préparer en mangeant quantité de cervelle de bœuf ou de mouton. Si le ventre de la future mère était pointu, les femmes du village lui prédisaient l'arrivée d'une fille ; s'il était arrondi, c'était, selon elles, le signe évident qu'elle attendait un garçon.

Pendant sa grossesse, la femme enceinte continuait de vaquer à ses occupations habituelles : il fallait bien traire les vaches, faire le ménage, la cuisine, la lessive s'occuper des aînés et, en particulier, du petit dernier qui marchait à peine. Il arrivait que les premières douleurs, annonciatrices d'un accouchement proche, surprennent la future mère aux champs.

Les futures mamans actuelles auraient été terrifiées à l'idée d'accoucher dans les conditions de leurs aïeules. L'accouchement se faisait à la maison dans la chambre, sur le lit conjugal. C'était essentiellement une affaire de femmes avec l'aide d'une sage-femme ; quand il y en avait une ! ou d'une voisine expérimentée, dans une hygiène et un confort douteux. A la campagne, on faisait avec les moyens du bord : eau bouillie, serviettes et bonne volonté.

Les hommes, mal à l'aise dans ces moments-là, préféraient se réfugier dans la grange ou dans l'écurie, en attendant le dénouement.

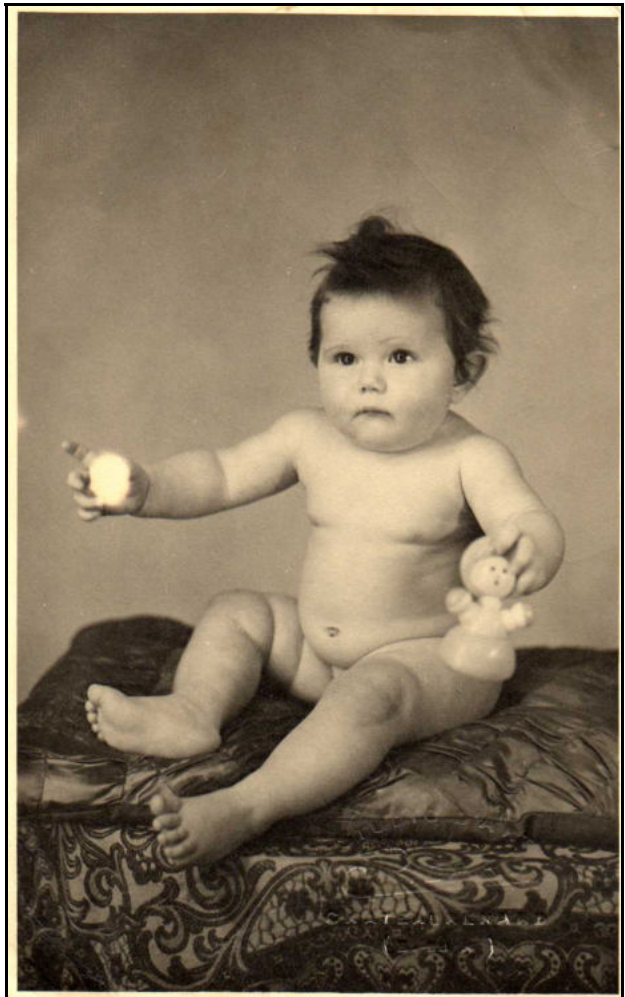
Il fallait une farouche volonté au bambin, qui devait s'accrocher à sa vie toute neuve.

Les naissances n'étaient pas réparties de façon régulière tout au long de l'année. Le maximum se situait généralement de janvier à avril, ce qui correspondait à des conceptions estivales.

Quand cela se passait mal, la sage-femme ondoyait le bébé ; sorte de baptême simplifié destiné à sauver à tout prix l'âme du petit être qui venait d'arriver au monde en la lavant du péché originel, faute de quoi les portes du paradis lui seraient à tout jamais interdites.

L'homme propose, la femme dispose. Si l'on savait vaguement comment s'y prendre pour concevoir des enfants, on était beaucoup moins bien informé lorsqu'il s'agissait de ne pas en faire. C'était là le hic, d'autant que peu de galantins acceptaient de freiner leurs ardeurs. Les hommes, pour leur part, au cours du service militaire, avaient appris certaines « recettes » qui permettaient de prendre du bon temps sans risquer une conception. Mais, s'ils prenaient quelques précautions avec leur épouse afin d'éviter une trop nombreuse progéniture, certains paysans étaient moins prudents lorsqu'il s'agissait d'une jeune femme employée à leur service. Combien de filles de ferme furent ainsi « engrossées » par un maître trop entreprenant qui, comble de cynisme, lorsque la « faute » devenait visible, chassait la malheureuse victime sans le moindre remord.

Collection privée



Aucune pitié pour la fille abusée : à elle la honte, le déshonneur, les lendemains incertains. Elle allait grossir le rang de celles qu'on appelait les « filles-mères » avec mépris, condamnées bien souvent au célibat, rejetées par la société et parfois par leur propre famille, et qui partaient cacher leur état dans l'anonymat d'une grande ville où elles mettraient au monde un enfant qualifié d'illégitime ou de bâtard.

Aussi, dès les premiers signes, certaines étaient prêtes à tout pour interrompre leur grossesse, les remèdes de bonnes femmes ne manquaient pourtant pas entre les bains de pieds à la moutarde, injection de savon noir dilué dans du crésyl. Mais de franche efficacité, que nenni ! Certaines désespérées, se sentant prises, étaient capables de commettre les pires folies. Au comble du désarroi, les pauvresses se rendaient auprès d'une obscure matrone qui les charcutait d'une horrible façon, sans précautions ni mesures d'hygiène. Presque chaque village avait sa faiseuse d'anges, des avorteuses incompetentes. L'aiguille à tricoter, la queue de persil, le rejet de noisetier taillé en biseau, tout semblait bon pour casser l'œuf avant l'éclosion. Beaucoup de femmes, affreusement mutilées, devenaient stériles par la suite.

Toutes les femmes enceintes qui ne souhaitaient pas ou ne pouvaient pas garder leur enfant n'avaient pas recours à l'avortement. Quelques-unes attendaient jusqu'au moment de l'accouchement pour supprimer le nouveau né (étouffement, noyade, strangulation) avant de faire disparaître le petit cadavre au fond du jardin ou sous un tas de fumier. Les dénonciations étaient rares. Dans les fermes isolées, les grossesses étaient facilement dissimulables et, dans les campagnes, une certaine forme de solidarité imposait une tacite loi du silence.



Après l'accouchement, la mère, pendant une période plus ou moins longue selon les époques était soumise à de multiples interdits. Elle ne devait ni trancher le pain, ni tremper la soupe, ni traire les vaches, ni faire la lessive, ni avoir des relations intimes avec son mari.

Le baptême marquait, pour le garçon ou la fille qui venait de naître, l'admission dans la communauté chrétienne. Le baptême avait lieu dans les trois jours suivant l'accouchement.

Le choix des prénoms obéissait à certaines coutumes, garçons et filles héritant traditionnellement du prénom de leurs grands-parents. Les noms des grands saints, comme Pierre, Jean ou Marie, étaient également régulièrement utilisés, de même que ceux de saints locaux dont la notoriété ne dépassait guère les limites de la paroisse.

Collection privée

A l'âge de six ans, chaque petit campagnard devait franchir un cap important, un véritable tournant, la fin de la première enfance : le départ pour l'école. Un décor quasi identique dans toutes les écoles : des rangées de pupitres bien alignés munis de tablettes inclinées pour faciliter l'écriture, une rainure au sommet pour les crayons et les porte-plume, un trou à droite pour loger l'encrier, un casier pour les livres et les cahiers. Face à eux, le bureau du maître grimpé sur une estrade, devant le tableau noir mural. Aux murs, les cartes de géographie Vidal de la Blache. Et puis, dans toutes ces classes régnait la même odeur, curieux mélange de poussière de craie, d'encre, de papier, avec un plus, en hiver, la fumée du poêle qui tirait mal. On ne connaissait pas alors le ramassage scolaire et bien des écoliers des campagnes devaient souvent faire à pied des trajets de plusieurs kilomètres pour se rendre à l'école. Levés de très bonne heure, après un vague débarbouillage et l'absorption d'un bol de lait, ces enfants partaient, sac à dos, quel que soit le temps ou la saison, chaussés de sabots ou de galoches.

Une fois par semaine, à tour de rôle, par équipe de trois, il fallait : balayer la classe, ratisser la cour et allumer le feu. Nous devions même ramasser tous les encriers des bureaux, y compris les deux du maître, le rouge et le noir, et les disposer autour du foyer pour qu'ils « se fondent » car ils étaient gelés.

Les seuls moments où les enfants pouvaient jouer avec leurs copains étaient pendant la récré à l'école. Dès 7 ou 8 ans, il fallait donner un coup de main aux parents aux champs. Dans leurs jeux, les gosses marquaient les saisons. A l'automne, on jouait aux gendarmes et aux voleurs et à saute-moutons.



Collection privée

L'hiver laissait la place aux bagarres de boules de neige ; on faisait de la luge. Les billes en terre marquaient inmanquablement le retour du printemps. Celui qui en possédait une en verre était très important et envié. Et les toupies ! L'été, on passait ses vacances aux champs. On faisait le foin on le ramassait. Les filles, se cachaient pour espionner les garçons qui fumaient pour faire les hommes, et souvent n'importe quoi.

L'obligation scolaire prenait fin normalement à l'âge de treize ans mais, à partir de onze ans, les meilleurs élèves pouvaient se présenter au Certificat d'études primaires. Les quatre épreuves écrites occupaient toute la matinée : écriture, rédaction, exercices d'arithmétique et surtout dictée, le moment le plus redouté, l'heure de vérité, car cinq fautes entraînaient automatiquement un zéro éliminatoire ! Les copies étaient corrigées aussitôt et seuls les candidats ayant obtenu la moyenne aux épreuves écrites du matin pouvaient se présenter aux épreuves orales de l'après-midi : lecture, récitation, histoire et géographie. En ce temps-là, le Certificat d'études, c'était vraiment quelque chose ! une sorte de rite de passage entre le monde de l'enfance et le monde du travail.

Vers l'âge de douze ans, juste avant le Certificat d'études, après plusieurs années de catéchisme, venait, aux environs de Pâques ou de la Pentecôte, le moment, pour les garçons et les filles, de faire leur « communion solennelle ». Un rite important accompli devant la communauté paroissiale et la famille au grand complet.



Collection privée

Tous allaient au caté, la communion était obligatoire pour pouvoir se marier plus tard. On y allait le jeudi, ou avant midi, après l'école. Le prêtre nous disait des choses qu'on ne comprenait pas, mais qu'on devait apprendre pour le cours suivant. Le plus grand honneur était celui d'être choisi par le prêtre pour servir la messe.

La veille du grand jour, les futurs communiantes devaient subir la désagréable épreuve de la confession. Il n'était pas forcément très facile d'avouer les multiples petites fautes qu'on n'avait pas manqué de commettre dans sa vie de gamin pas toujours très sage. Mais, il suffisait de quelques Notre Père et de quelques Je vous salue, Marie, récités devant l'autel, pour débarrasser ces jeunes consciences de ces péchés bien véniels !

Le dimanche, les garçons, les cheveux bien en ordre, les souliers parfaitement cirés, un missel à la main, portaient un costume de couleur sombre. Ils arboraient, à leur bras gauche, un brassard blanc brodé, terminé par des franges.

Les filles, dans leurs longues robes virginales, un voile de tulle sur la tête, les mains gantées, une aumônière au poignet, ressemblaient à de petites mariées.

L'entrée dans l'église, dont les portes étaient grandes ouvertes, était impressionnante. Les communiants avançaient sur deux files parallèles, garçons à droite, filles à gauche. Ils recevaient pour la première fois, dans la bouche, cette hostie sacrée au goût fade qui s'acharnait à rester collée au palais mais qu'il ne fallait surtout pas toucher avec les dents sous peine de péché. C'est en tout cas ce qu'on leur avait affirmé !

Après la messe, les communiants, soulagés, rentraient chez eux où ils retrouvaient les invités enfin arrivés et les cadeaux qu'ils n'avaient pas manqué d'apporter des cadeaux traditionnels, imposés par la coutume : objets pieux (bénitier, chapelet, médaille, croix...) mais aussi des cadeaux plus « utiles » : mouchoirs brodés, épingle de cravate, stylo à encre... sans oublier, offerte par le parrain, la fameuse montre-bracelet que l'enfant s'empressait de mettre à son poignet.

La fête touchait à sa fin. Les invités repartaient, emportant une image pieuse, au dos de laquelle figuraient la date et le nom du communiant.

Par cet acte symbolique, garçons et filles franchissaient une étape importante de leur vie. Ils disaient adieu au monde de l'enfance pour entrer dans celui, encore mystérieux pour eux de l'adolescence.



Collection privée

Florence PESENTI

*Vous retrouverez la suite de cet article dans notre prochaine chronique...*

# Au fil de l'eau...

## L'histoire

Dans la plupart des civilisations, l'eau est signe de vie et de fécondité, purificatrice et bienfaitrice. Elle est surtout essentielle à la vie car il n'est pas de vie sans eau.

Les Romains ont su très tôt maîtriser le captage, l'adduction et même l'assainissement. Cependant, après la chute de l'Empire Romain le entretien des aménagements hydrauliques n'ont pas été effectués et jusqu'à la Révolution, l'alimentation en eau a été très difficile.

L'homme a tenté de la maîtriser, de l'approprier et la modeler afin de satisfaire ses besoins vitaux. Les captages étaient difficiles et très onéreux. Seuls les propriétaires aisés ont pu les réaliser pour alimenter des bassins privés.

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, apparaissent des fontaines publiques parfois accompagnées de lavoirs.

Avant que l'eau courante n'arrive sur les évier des foyers, ces fontaines, bassins ou cours d'eau, étaient les seuls lieux d'alimentation en eau potable.

Le mot **bassin** vient du latin *baccinus* ou *bac* (la cuve).

Cependant, on trouve plusieurs termes pour désigner un bassin : *bachal*, *bachat*, *bachas*, *bachet*, qui signifie auge pour l'eau ; *bachasse*, *bachasson* cuvette, bassin de fontaine, auge dans laquelle on fait boire les chevaux », *bache*, goulet ou tranchée pour conduire l'eau, en latin *bachassium*, *bacharium*, *baccum* auge en bois ou en pierre, latin vulgaire *baccus*, « récipient », ou encore *basher* (abreuvoir, bassin, lavoir).







Bassin de Sornin cliché Hippolyte MULLER, début du 20<sup>e</sup> siècle. Fonds Musée national des arts et traditions populaires.

« Eau, tu n'as ni goût, ni couleur, ni arôme, on ne peut pas te définir, on te goûte , sans te connaître, tu n'es pas nécessaire à la vie : tu es la vie.

Tu nous pénètres d'un plaisir qui ne s'explique point par les sens. Avec toi rentrent en nous tous les pouvoirs auxquels nous avons renoncé. Par ta grâce, s'ouvrent en nous toutes les sources tariées de notre cœur.

Tu es la plus grande richesse qui soit au monde, et tu es aussi la plus délicate, toi si pure au ventre de la terre. On peut mourir sur une source d'eau magnésienne. On peut mourir à deux pas d'un lac d'eau salé.

On peut mourir malgré deux litres de rosée que retiennent en suspens quelques sels.

Tu n'acceptes point de mélange, tu ne supportes point d'altération, tu es une ombrageuse divinité... »

Antoine de Saint-Exupéry - Terre des hommes

### La fonction

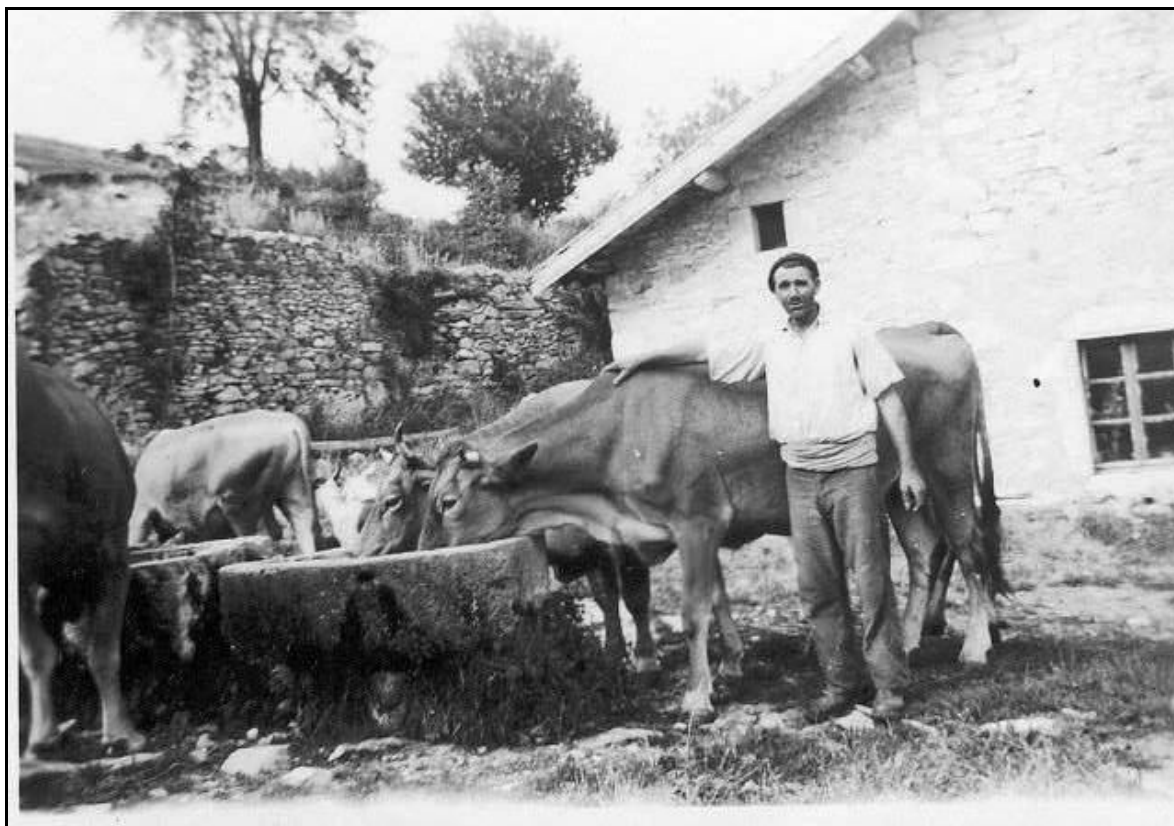
Autrefois, les puits, les sources, et autres lieux similaires servaient d'espace public.

Les habitants venaient y chercher de l'eau, et en même temps parlaient de leur vie quotidienne.

Ce lieu constituait alors un lieu majeur de la sociabilité villageoise, un lieu d'échanges, de discussions et parfois de conflits, vers lequel convergeaient les ménagères et les enfants, au moins deux fois par jour, le matin et le soir.

C'étaient les femmes qui assuraient exclusivement les tâches liées à l'eau, c'est-à-dire les corvées de transport de l'eau pour boire, pour se laver, pour manger, pour faire la lessive, pour abreuver les bêtes.

Chaque hameau, chaque quartier et presque chaque maison disposait d'une fontaine ou d'un bassin. L'eau coulait toujours jour et nuit...

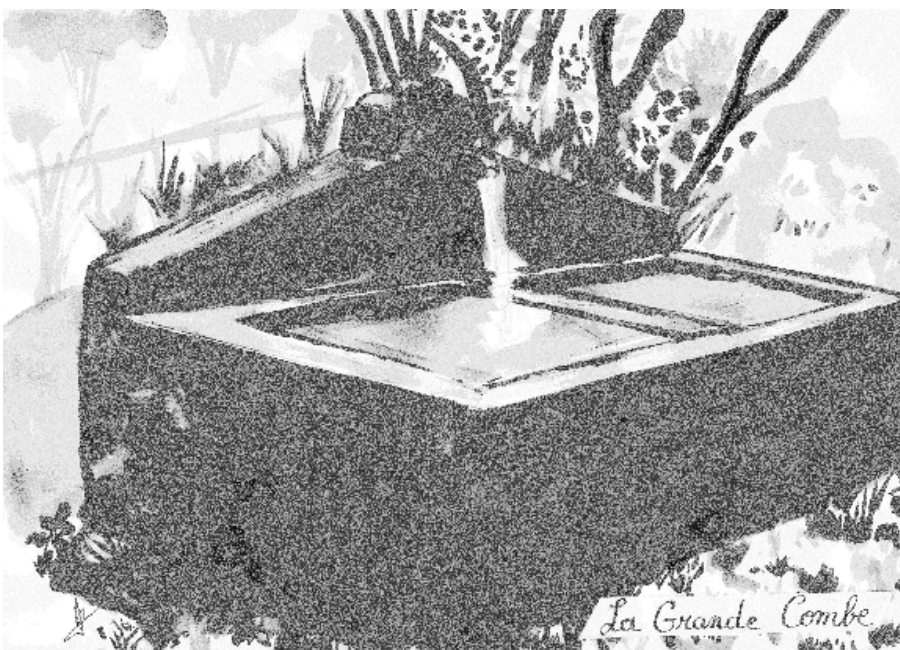


Collection privée – Famille Michaud

## Les matériaux

La structure des bassins est toujours très sommaire. Ils sont construits avec des matériaux trouvés sur place ou à proximité, il s'agit souvent de maçonnerie modeste abritant la source.

Lauzes d'origine locale assemblées les unes aux autres, parfois scellées à la chaux, d'autres fois assemblés à l'aide d'équerres métalliques. Le bassin peut aussi être fait de bois et dans ce cas il sert généralement d'abreuvoir pour le bétail. Le bois ne doit être ni trop dur, ni trop souple.



Pour construire la vasque, on utilise surtout le mélèze ou l'épicéa parce qu'avec l'eau, les planches se dilatent sans causer aucune fissure d'infiltration. Il suffit d'évider un tronc d'arbre, cependant le bois est putrescible et sa durée de vie limitée, le bassin est alors généralement de forme allongée. Si le bassin est de forme ronde, les dalles sont cerclées de fer pour éviter leur écartement.

On trouve aussi des bassins entièrement métalliques comme ceux de la Molière. D'autres fois encore, comme c'est le cas pour le bassin de Sornin, il est taillé à même le bloc de pierre.

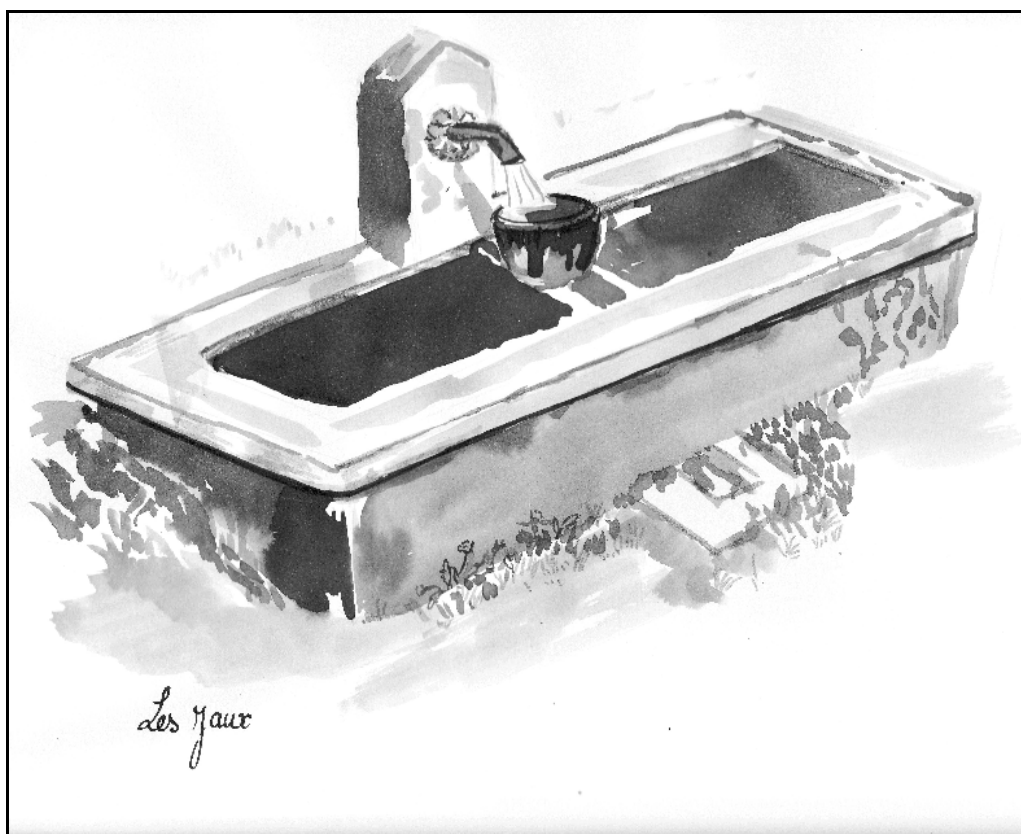
Plus tard le béton va supplanter la pierre et permettre la construction de bassins en série, standardisés et uniformisés permettant une meilleure étanchéité. La fonte sera aussi utilisée pour la fabrication des bornes-fontaines. Les bassins Enginois sont fonctionnels, ils comportent peu d'ornements ou de mascarons <sup>(1)</sup>. Ils sont exceptionnellement surmontés de rosaces sculptées.

Les canalisations d'amenée d'eau peuvent être creusées dans la pierre ou faites de tronçons de tuyaux assemblés par des raccords métalliques faits de divers matériaux : bois, terre cuite, plus tard plomb et fonte, la maçonnerie est réalisée avec de la chaux.

A Engins, chaque hameau, voire chaque maison possédait encore un bassin jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Certains existent encore, d'autres ont disparu ou ont été déplacés.

<sup>(1)</sup> Mascarons : ornement purement décoratif de sculpture, représentant une figure fantastique ou grotesque d'animal ou d'être fantastique.



### Du bassin à l'évier

En 1930, moins d'une commune sur quatre possède un réseau de distribution d'eau à domicile.

Il faudra attendre la circulaire ministérielle du 10 août 1943 pour que chaque commune se dote d'un réseau d'eau potable.

Pour les aider dans leurs tâches, les premières sociétés de distribution d'eau potable apparaissent.

En 1945, 70% des communes rurales ne sont toujours pas desservies.

Il faut attendre la fin des années 1980 pour que la quasi totalité des habitants de France bénéficient de l'eau « courante » à domicile.

A Engins, même si on retrouve trace des discussions sur l'alimentation en eau potable de la commune dès 1952 dans les délibérations du conseil municipal, le premier projet d'alimentation n'est inscrit au programme qu'en 1960. Cette première tranche est estimée à 300 000 nouveaux francs.

« La commune demande aux habitants de faire un geste de sympathie en offrant gratuitement les droits de passage des canalisations dans leurs terrains, étant entendu que les dégâts occasionnés aux récoltes en cours seront indemnisés suivant les bases de l'administration des domaines si besoin est » (délibération de novembre 1960)

La commune prendra en charge les branchements particuliers jusqu'aux compteurs, moyennant un droit forfaitaire de branchement de 150 NF.

Une commission est désignée pour toute la durée des travaux.

Elle effectuera pour les appartements communaux deux branchements à l'école, et deux branchements au presbytère. Un robinet public sera installé dans la cour de l'école et dans la cour du presbytère.

La commune fera installer à la porte du cimetière et sur la place des Jaux une borne-fontaine. En 1972, il a été inscrit au programme une demande d'extension du projet d'alimentation en eau potable pour un montant de 150 000 F. Les travaux consisteront à capter la source de l'O-lagnier et à construire d'une chambre d'eau.

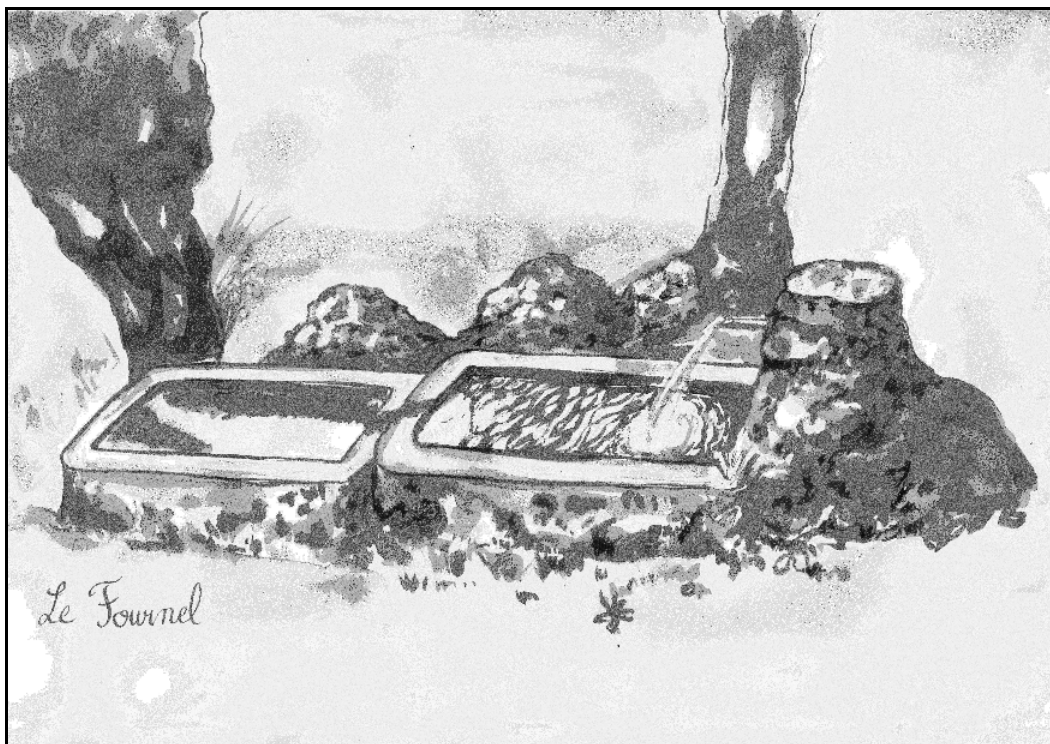
Il est demandé que le projet soit déclaré d'utilité publique, ce qui donnera lieu à de longues discussions étant donné que les travaux de captage envisagés entraîneront vraisemblablement à la disparition des sources privées captées en aval de la source de l'O-lagnier.

Le conseil municipal demande au Maire de prendre rendez-vous avec les principaux intéressés afin de trouver une solution amiable. Il est proposé une concession gratuite de 1000 litres par jour pendant 50 ans.

L'arrivée de l'eau courante dans les maisons signe la fin de la corvée d'eau journalière et l'allègement d'un fardeau multiséculaire.

En hiver, on ne ferme pas complètement le robinet ; l'eau coule en permanence et cela lui évite de geler, d'où le nom usuel d'eau « courante ».

Aujourd'hui, si les bassins et les fontaines ont perdu leur usage domestique, ils n'en restent pas moins des éléments appréciés du patrimoine communal.





**Bibliographie :**

Paul Delsalle, le cadre de la vie en France aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles, Paris, Ophrys, Synthèse et histoire, 1995

Daniel Roche, Histoire des choses banales, naissance de la consommation, XVII<sup>e</sup>me – XIX<sup>e</sup>me siècle, Paris, Fayard, 1997

André Châtelain, Patrimoine rural, reflet des terroirs, Paris, Rempart, Desclée de Brouwer, collection Patrimoine vivant, 1998

Emmanuelle HUGUENIN  
Dessins : Anouk BLAISE LEONE



